



---

Aurélien by Aragon

Review by: B. Renée Lang

*The French Review*, Vol. 20, No. 4 (Feb., 1947), pp. 331-332

Published by: [American Association of Teachers of French](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/381487>

Accessed: 25/01/2013 16:27

---

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



American Association of Teachers of French is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The French Review*.

<http://www.jstor.org>

et écrit une thèse sur l'exotisme de Chateaubriand. Il répond aux avances de Nelly Doge, une collègue, et en tombe amoureux. La jeune fille revient à un premier amour, Max à ses travaux. Martine Dubreuil, une autre charmante collègue, entreprend la conquête de l'heureux professeur. Sa thèse sur l'influence des Français en Louisiane sert de point de départ; son énergie, ses connaissances littéraires, sa hardiesse décente font le reste. Nelly Doge, à laquelle un mariage malheureux a fait apprécier les mérites de Max, lui revient, mais Martine "reste pour lui, la source où il se désaltère et sa fontaine de Jouvence." Il l'épousera.

Les personnages se meuvent dans le flou, l'imprécision d'un rêve malgré la variété des décors et l'abondance des noms propres. Tout est beau, tout est bien: le péché et la prière. La trahison ne laisse au cœur qu'un regret, l'amour satisfait n'est que griserie et ravissement. Allons, tant mieux.

*Finch Junior College*

ALICE LANGELLIER

ARAGON, *Aurélien* (Gallimard, Paris, décembre 1944)

Ce n'est pas tout nouveau, mais c'est magnifique! Un roman d'amour de 519 grandes pages, toujours entraînant, émouvant, subtil, dont le sous-titre pourrait être: "Le triomphe du cœur et la faillite du bonheur". C'est qu'Aragon possède une vivacité du récit, un art d'évocation, une tendresse amoureuse et une délicatesse de l'analyse qu'on ne trouve pas souvent réunis chez un même auteur. En plus, on sent passer dans ce livre toute la soif de probité d'un poète qui juge les êtres humains sans illusion, mais avec indulgence et espoir.

Sur le fond bariolé de l'après-guerre à Paris où défile devant nous tout le demi-monde des oisifs et des artistes avec leurs promiscuités amoureuses et leurs spéculations, se détache la passion définitive, mais jamais accomplie d'Aurélien et de Bérénice. "La première fois qu'Aurélien vit Bérénice, il la trouva franchement laide. Elle lui déplut, enfin. Il n'aima pas comment elle était habillée." C'est ainsi que le livre débute, et il se termine par la mort inopinée de la jeune femme, transpercée par les balles des Allemands en 1940 (environ vingt ans après la première rencontre), au moment où Aurélien se plaignait non sans quelque vanité d'une légère blessure au bras qui soutenait Bérénice. Entre ce début nonchalant et l'unique fin conforme aux exigences de l'héroïne se déroulent la naissance de l'amour, les étapes du cœur, la solitude des amants malgré la réciprocité des sentiments, les méandres de l'espoir et le rôle de la souffrance, (il y a peut-être même en sourdine le thème de la purification par la souffrance),—bref, toute la gamme ascendante, descendante, majeure et mineure d'une passion authentique soutenue par le renoncement. Mais ce renoncement, imposé à Aurélien par Bérénice, n'a aucun fondement moral ou religieux comparable à l'abnégation d'Alissa dans la *Porte Étroite*. Les conflits de conscience, l'introspection morbide n'ont pas de part dans ce roman où la vie afflue et les intrigues se poursuivent. Aurélien n'aspire qu'au bonheur immédiat, tandis que Bérénice, affranchie elle aussi de tout préjugé bourgeois, mais possédée par le goût de l'absolu, immole son ami à son implacable besoin. Quelle magnifique digression que le chapitre XXXVII sur cette inaptitude au bonheur! "Il y a une passion si dévorante qu'elle ne peut se décrire. Elle mange qui la contemple . . . On ne peut l'essayer, et se reprendre. On frémit de la nommer: c'est le goût de l'absolu . . . Qui a le goût de l'absolu renonce par là même à tout bonheur. Quel bonheur résisterait à ce vertige, à cette exigence toujours renouvelée? Cette machine critique des sentiments, cette vis à tergo du doute, attaque tout ce qui rend l'existence tolérable, tout ce qui fait le climat du cœur." Voilà la clef du drame. Le livre est plein de maximes qui se fixent dans notre mémoire et qui marquent les étapes de la tragédie; par exemple: "At-

tendre est terrible. Ne plus attendre est pire." On voudrait citer et citer. C'est qu'Aragon est aussi intelligent du côté de la tête que de celui du cœur et des sens.

A côté du drame central il y a d'autres amours, souvent simples passe-temps inspirés par la vanité plus encore que par les sens, mais parfois profondes et poignantes, telles que l'attachement pour Bérénice du jeune Dada Paul Denis, fantaisiste, nerveux, mais sincère jusqu'au suicide, ou la navrante dévotion du docteur Decœur pour sa femme, la grande actrice Rose Melrose qui récite Rimbaud aussi impeccablement qu'elle fait l'amour; ou encore la touchante adoration du vieux peintre Ambérieux pour cette même artiste qui professe l'aphorisme: "Les femmes avec lesquelles on couche, ce n'est pas grave. Le chiendent, ce sont celles avec lesquelles on ne couche pas . . ." Le roman est peuplé de types bien campés, de scènes vivantes et malicieuses et des plus séduisants tableaux de Paris qui nous font facilement oublier quelque relâchement et certaines négligences du style.

*Wells College*

B. RENÉE LANG

MASSON, RENÉ *Aux gendarmes et aux Voleurs* (Ed. R. Laffont, Paris, 1946).

Ce recueil de nouvelles rappelle tout naturellement les *Enfantines* de Valéry Larbaud. Même vue du monde prise au niveau de l'enfant, même peinture de la secrète vie puérile, étrangère à celle des adultes et de quelque manière, pacifique ou non, liguée contre elle. Mais le monde enfantin de Larbaud se situe au milieu de la famille traditionnelle, des parents bons et puissants, et se trouve ainsi retenu dans ses limites. Les rêves et les jeux restent jeux et rêves. Si bien que l'ouvrage, avec sa ravissante fantaisie, peut prétendre au réalisme. Les jeunes héros de M. Masson sont très émancipés.—N'avaient-ils pas d'ailleurs reçu déjà des mains de Cocteau une liberté singulière?—Il ne reste guère à leur apprendre. Ils sont révoltés, cruels, monstrueux ou désespérément malheureux, prêts à s'évanouir par la mort ou la métamorphose dans un monde qui lui aussi a changé. Monde devenu malléable, poétique, où les objets même ont un degré de vie et qui entretient avec les enfants une mystérieuse complicité. Les parents seuls, élément hostile, barbare, forment le rempart stupide qui prétend s'opposer à la conquête de la liberté totale.

L'auteur est doué d'une imagination brillante qui tantôt se multiplie en inventions inattendues et exquises, presque magiques, tantôt donne un relief aigu à une vulgaire réalité. On ne sait quelle histoire préférer dans ce recueil de petits chefs-d'oeuvre. Peut-être *Le Placard*, tragique et étourdissante, peut-être *Dans la Grotte* où la frontière du rêve devient franchissable. N'oublions pas *Le Journal* si drôle, censément écrit par le plus amer, le plus dégoûté, le plus sentimental des garçons et des potaches.

*Lycée Français de New-York*

SIMONE DAVID

BRION, MARCEL, *Le Pré du Grand Songe* (ed. R. Laffont, Paris, 1946).

Le Pré du Grand Songe est un domaine provincial qui possède une vieille et grande maison de famille, un étang embrumé bordé de roseaux et un pavillon isolé, celui du Chevalier Robert. Les gens qui l'habitent—un oncle et ses neveux et nièces avec leur précepteur—et qui portent des noms aux évocations poétiques, Claire-Lune, Fée, Rosamonde, Angélique-Bleue, Chili, participent de cette atmosphère de brume et de rêve. Unis par les liens d'affection les plus doux, attentifs aux résonances autour d'eux de l'ineffable, ils ne mettent nullement en doute la présence réelle, bien qu'invisible, d'une grand'tante qui, il y a fort longtemps, s'est noyée dans l'étang. Leur existence est à peine plus réelle que celles des personnages sur les tentures des murailles ou sur la belle robe d'or mandarine que le vieux serviteur a rapportée de la Chine. Cependant l'amour se mêlera à leur vie.